

ABDULAH SIDRAN. *JE SUIS UNE ÎLE AU CŒUR DU MONDE*. LA NUÉE BLEUE/DNA, 1995, 128 p.

BORA COSIC'. *LE RÔLE DE MA FAMILLE DANS LA RÉVOLUTION MONDIALE*. ED. ROBERT LAFFONT, PARIS, 1995, 166 p.

REVUE SAISONS D'ALSACE. « RÉINVENTER L'ALSACE. FACE AUX DÉRIVES EXTRÉMISTES ET AU REPLI IDENTITAIRE ». N° 129, AUTOMNE 1995, 48^e ANNÉE, LA NUÉE BLEUE/DNA, STRASBOURG, 1995.

Infernales maisons

Infernales maisons, maisons maudites, maisons de guerres (in)civiles. Maisons incendiées, évidées, éventrées, rasées, ravagées, dynamitées. Rêves volés, rêves brûlés. Maisons mortes à jamais, dans des territoires pestiférés, hier le cœur battant d'histoire(s) partagée(s), aujourd'hui cimetières vivants habités au hasard de la barbarie, et des nécessités quotidiennes par des réfugiés aussi fantomatiques que les spectres des disparus, et des déracinés.

Lorsque l'hystérie de la guerre substitue au refus d'un système ou d'un régime ou d'un statut, la haine d'un peuple voisin (sentiment que le temps, les exactions et les manipulations ont tôt fait de rendre réciproque), la maison, parce qu'elle est racine, surtout dans les territoires aux identités multiples ou croisées, devient le lieu symbolique qui focalise la folie collective. Mettre le feu à la maison individuelle « ethniquement » identifiée, c'est supprimer symboliquement non seulement les signes matériels de l'existence et de l'histoire de « l'ennemi », mais contribuer à annihiler une part supplémentaire de son être.

Cet anéantissement, cette « réduction à rien » de l'autre diabolisé peut conduire souvent, par son nihilisme même, à s'anéantir soi-même, si nécessaire, pour « ne rien laisser de soi » aux mains de « l'ennemi ». Les Serbes du quartier d'Ilidza à Sarajevo, cédant à la peur et à la rumeur, incendiant leurs biens, à défaut de les emporter, en sont la dernière (*last but not least* ?) et pathétique image. La destruction par le feu des villages serbes de Krajina par les

« troupes spécialisées » croates, les Domobranis, en sont une autre (cf. *Le Monde* des 25-26 février 1996). Bourreaux hier, victimes aujourd'hui, victimes d'hier, bourreaux d'aujourd'hui, c'est en tout cas collectivement que l'on s'approprie ou que l'on dépouille. Razzas modernes à consonances tribales, à cette différence près que les tribus d'hier avaient, elles, un code, et le sens de l'honneur !

La population de Sarajevo, communautairement inégale mais plurielle, éperdument agrippée à sa ville, s'accrochant à son histoire et à sa mémoire vraie, étreignant ses maisons grêlées d'obus et de balles a, par conséquent, non seulement résisté à la barbarie purificatrice mais récusé la logique nihiliste elle-même. Et son combat, au-delà des pouvoirs et des manipulations de toutes sortes (et Dieu sait s'il y en eut, et s'il y en a encore, dans tous les camps en présence !), aura été et reste un combat au nom de toutes les victimes de l'anéantissement.

Chaque maison sauvée devient alors symbole de vie devant la mort déferlante. Et si la poésie est sans doute la plus éblouissante maison des mots, alors le recueil de poèmes d'Abdulah Sidran est doublement symbolique. De la résistance de Sarajevo, maison commune de la vie plurielle et partagée (y compris contre ses démons intérieurs, mais jusqu'à quand ?) et de la résistance de la seule intelligence qui vaille, celle du cœur, dans cette détestable tourmente balkanique. C'est donc par la magie des mots et leur musique qu'Abdulah Sidran (qui est aussi le scénariste de *Papa est en voyage d'affaires* et de *Te souviens-tu de Baby Doll*) fait partager, avec une infinie pudeur, la douleur, mais aussi les espoirs de sa ville.

*« Je suis une île au cœur du monde
Rien ne m'atteint hormis son sang alanguie
Hormis
la peur qui plane au dessus de nous tous
le silence, et rien alentour. »*

La ville de Sidran, livrée aux vents mauvais, devient alors une planète désespérée où la vie doit se frayer coûte que coûte un chemin au travers des brasiers, même au prix d'un provisoire, mais nécessaire simulacre fellinien,

comme celui « *d'une fillette [cueillant] des fleurs inexistantes dans un parc qui n'existe plus !* »

Rien n'est plus terrible et terrifiant qu'une ville assiégée, étranglée, qui sent chaque jour le lacet s'enfoncer un peu plus dans ses chairs. Comment survivre « *alors que j'avais une voix, j'avais une langue [mais] que désormais je n'ai plus ni voix ni langue [car] là-bas : morte la maison, dans les ténèbres le seuil, sans mystère la nuit* » ? Comment survivre alors que les amours terrestres, pilier s'élançant vers le ciel, ne seront « *le sujet de nul poème, jamais* » ? Comment ? En tissant patiemment l'arche vitale d'un pont mental vers le monde, et, à l'inverse, par la fusion de l'univers tout entier dans la beauté d'une femme nue, même s'il faut crier :

*« Quel vide, mon Dieu,
dans l'âme
de celui qui a renoncé
depuis longtemps à l'espoir !
[et que]*

*Blanc est son regard
comme si n'existaient pas
la femme et son corps
dans sa terrible beauté. »*

Comment survivre ? En dialoguant avec l'Histoire, par-delà les murailles de feu, de fer, de sang, déversées par les Bêtes des collines, en écoutant le délire imaginé de Gavrilo Princip, ou, surtout, avec un ami italien, « *tandis que ma douleur se coulait de ma langue bosniaque en la sienne [...]* », ne rien changer d'un poème qui parle d'amour et de désir :

*« Fais que je meure
en cet instant, mon Dieu.
Mais permets seulement
que mes yeux demeurent en ce monde
pour contempler
les femmes qui passent
sur la Piazza Duomo. »*

... Si Sarajevo aujourd'hui respire, le danger n'est pas écarté pour autant. (« [...] *De la face du monde [...] parmi tant de couleurs, parmi tant de parfums, y en aura-t-il bientôt un de moins ?* »)

Si tel devait être le cas, dans un avenir plus ou moins proche, si l'on assistait, par conséquent, au triomphe généralisé des nouveaux national-totalitarismes, alors nous serons, tous, en... voyage d'affaires !

La maison de Bora Cosic' est une sorte de huis clos sympathique, et diabolique à la fois, qui raconte la vie quotidienne d'une famille pendant la Deuxième Guerre mondiale, puis sous les débuts du titisme. Serbe de Croatie, né à Zagreb, en 1932, mais ayant longtemps vécu à Belgrade, Cosic' est l'un des grands écrivains de la Yougoslavie d'avant la désintégration, la Yougoslavie « ex », comme le dit Predrag Matvejevitich qui a préfacé le livre. Désormais partagé entre « asile et exil », dénonciateur du chauvinisme, de sa bêtise et de ses cruautés, *Le rôle de ma famille dans la révolution mondiale*, qui vient d'être publié en français, est son premier roman.

Le narrateur est un petit garçon de dix ans qui raconte le menu quotidien de la vie de sa famille, une bien curieuse famille d'ailleurs : une mère alcoolique, un grand-père sceptique, un oncle coureur de jupons, et deux jeunes tantes qui rêvent devant la photo de Tyrone Power. Sur le ton de la dérision et de l'humour, avec un style emprunté aux « compositions » d'école, c'est l'envers du décor de la vie au sortir de la guerre qui se trouve étalé, côté cour, alors que la propagande du régime issu de la résistance, réellement héroïque, à l'occupation nazie, s'oublie vite dans l'opulence pansue des apparatchiks.

Après avoir fait de son mieux pour surmonter les tracas domestiques de la guerre et s'être réjoui de la libération, puis avoir tenté d'emboîter le pas à la révolution, celle-ci va laisser la famille du narrateur sur les bords de la route. Les menées d'un (faux) ami, jaloux, la disgrâce d'un autre, le népotisme de bazar d'un tyranneau de quartier, vont reproduire, à l'échelle du microcosme, les perversions que connaîtra progressivement le régime, à large échelle. Un jour, c'est la fille du greffier de police qui vient se « faire prêter » les ustensiles de cuisine, après avoir déjà « emprunté » la

vaisselle sous l'occupation allemande ; le lendemain, ce sont les produits de l'ingéniosité bricoleuse que la famille écoule pour subvenir à ses besoins qui sont confisqués ; enfin, c'est la maison elle-même qui est réquisitionnée par le « nouveau pouvoir » (i. e. le caïd de quartier, fraîchement promu !) et la famille se retrouve dans une seule pièce, alors que les « amis » désertent ! Les maisons, déjà ! Et déjà l'ivresse du « grand chambardement » (hier, celui de la grande révolution sociale, aujourd'hui, celui des « révolutions nationales ») qui charrie simultanément le chaos et la peur.

Cette « *épopée dérisoire d'une honnête famille petite-bourgeoise [...], antihagiographique, dont les héros ne sont, en fait, que de pauvres hères* », comme l'écrit Matvejevitich, sauf le narrateur peut-être, cette épopée, lue rétrospectivement, montre sur quel terreau se sont construites les décompositions balkaniques. Je ne peux m'empêcher, ici, de reprendre le récit du correspondant du *Monde* parlant de la reprise de contrôle du faubourg d'Ilidza, à Sarajevo, par la police bosniaque : « [...] *Les rue d'Ilidza sont de plus en plus livrées aux autres voyous, ceux de Sarajevo [...]. La mafia de la vieille ville débarque en force. Ces hommes cherchent un magasin, ou un appartement, qu'ils pourraient s'approprier, un moyen de s'enrichir vite, avant que l'ordre ne revienne dans le faubourg désolé. Les meilleures maisons ont été déjà rasflées par les puissants, se désole un homme, [et] les puissants [d'après lui et ses amis], ce sont les cadres proches du parti au pouvoir, du gouvernement et des grandes entreprises de la capitale* »...

Dans le feu des premières années du romantisme révolutionnaire, le livre fut bien accueilli, et reçut même le prix Nin, la plus grande récompense littéraire de Yougoslavie. Mais, la nomenclatura assise, citer le nom de Bora Cosic' devint bien vite très mal vu, et l'auteur, tout en continuant à écrire (cf. notamment, *Le Journal d'un apatride*), s'isolera en Istrie. La lecture de cet ouvrage éclairera sans doute un peu plus le drame des dérives identitaires de la désintégration yougoslave, jettera un peu plus de poivre au nez des va-t-en-guerre-bords-de-Seine,

et aidera peut-être à donner tout son sens à cette réflexion par laquelle Predrag Matvejevič conclut sa préface : « *Cette fin de siècle, dit-il, s'achève sous le signe d'un "ex"-monde. Je ne sais si nous sommes davantage ses protagonistes impuissants ou ses fossoyeurs involontaires. Bora Cosić cherche, peut-être sans le vouloir, la réponse à de telles interrogations* ».

Loin des Balkans, mais très près des interrogations balkaniques, les replis identitaires et les dérives extrémistes font l'objet d'une fort intéressante livraison de la revue *Saisons d'Alsace*. Oubliée depuis l'apaisement de la deuxième moitié du siècle, ex-problème franco-allemand, pour ainsi dire, l'Alsace s'était distinguée lors des derniers scrutins, par une poussée fiévreuse de l'extrême droite. La réflexion engagée ici dépasse, de loin, le cadre spécifique de cette province qui fut longtemps un enjeu entre Berlin et Paris, et dont l'avenir se décidait souvent dans les états-majors militaires.

« *Il y a*, dit Bernard Reumaux, rédacteur en chef de la revue, *une délectation bien alsacienne à s'interroger douloureusement sur son identité, à rêvasser devant le miroir* ». Seulement alsacienne ? N'est-ce pas là une propension de toutes les populations des marches situées aux lisières des Etats ou des Empires, et dont le territoire, au travers des cheminements de l'Histoire, a pu être happé par des forces centrifuges, mais contraires ? La réaction identitaire ne serait-elle pas, aussi, par ses étirements centripètes, la réponse logiquement primaire aux déchirements enfantés par les appropriations multiples et antagonistes ? Il faut « *cesser de se vouloir victimes pour excuser la difficulté qu'il peut y avoir de vivre ensemble entre proches* », dit Richard Kleinschmayer, de l'université Louis-Pasteur à Strasbourg. Il faut relever ici que l'un des intérêts de la réflexion sur la « réinvention de l'Alsace » est que celle-ci a été confiée à des acteurs de la réalité alsacienne soumis à la discipline de la distanciation critique. En ce sens, la parole, le discours, loin d'être neutres, c'est-à-dire sans engagement, sont d'abord un acte, ensuite une démarche, et une méthode. Celles-ci peuvent

faire leçon partout où des problématiques analogues se posent, car elles se situent à équidistance des comportements hystériques des « intellectuels organiques », et des discours insipides d'« experts » !

Là où le discours centripète sur soi aboutit à l'invention de boucs émissaires proches, en l'occurrence au sein de l'immigration, notamment turcophone, le travail d'approfondissement accompli par la revue cherche à découvrir les raisons profondes du vote alsacien d'extrême droite. En « *évitant les réactions d'inquiétude ponctuelle* », il s'agit d'engager « *une étude à long terme, afin de cerner les logiques et les motivations de milliers d'électeurs* », notamment dans le champ psychologique, comme le montre le travail entrepris, à Mulhouse, par Elisabeth Marie, femme de théâtre, pour qui « *la souffrance et l'aigreur sont à la base de beaucoup de votes extrémistes* ». Ainsi l'analyse des replis identitaires, si elle doit passer par l'économique et le politique, ne saurait s'y limiter ou y être réduite. L'efficacité des réponses concrètes en dépend. L'approche pluridisciplinaire et complexe permet, surtout, d'éviter des filiations simplistes, de type café du commerce ou du genre antifascisme mondain, qui consisterait par exemple à « *imputer à un passé germanique les tendances extrémistes de l'Alsace* », alors « *que l'aventure sociale-démocrate alsacienne doit beaucoup à l'exemple allemand* ». Logiques funestes qui se répandent aujourd'hui dans les Balkans, et qui ont inondé de leur encre insipide de nombreux écrits sur les conflits proche-orientaux avant d'en éclabousser les images médiatiques.

Dans le comportement « *plus animal que culturel* [qui consiste] à *flinguer son voisin plus basané ou plus libéral* », il faut peut-être accuser « *la faiblesse de la culture, politique en particulier, plutôt que les racines culturelles* » ! Propos qu'il serait bien utile de méditer, pour mieux comprendre, autour de la Méditerranée aussi, ces conflits dits identitaires, qui ne sont d'abord, en réalité, que les fruits amers des bouleversements politiques du vingtième siècle et de leurs tragédies.

POST-SCRIPTUM – A l'heure où ces notes prenaient le chemin de leur composition, des dizaines de milliers de Libanais se trouvaient chassés de leurs maisons par une opération militaire israélienne d'envergure. Le temps de l'analyse viendra qui dira bientôt l'emboîtement des mécanismes avouables et inavouables de l'expédition israélienne. Des luttes pré-électorales en Israël à la gestion américaine du Moyen-Orient ; de l'accord militaire israélo-turc à l'expédition érythréenne sur l'île yéménite de Harish et aux provocations d'Asmara contre Djibouti ; de la levée de « l'embargo politique » sur le Liban avec la visite de Jacques Chirac à Beyrouth à l'impulsion d'un nouveau souffle aux relations franco et euro-arabes après le discours du président français au Caire ; des effets attendus des élections russes à l'apparition d'une importante fissure dans la chape de plomb coulée sur le Proche-Orient depuis la destruction de la société irakienne, et cela grâce à l'initiative diplomatique française. De tout cela, les évolutions des semaines à venir permettront sans nul doute une analyse maîtrisée.

Mais le temps est aujourd'hui à la colère devant les massacres et les destructions systématiques des ressorts de la vie civile et de la vie quotidienne tout comme celles d'importantes infrastructures. Combien de familles décimées par le massacre délibéré de Cana ? Combien de familles jetées hors de leurs foyers ? Combien de calculs pervers pour transformer l'enfer guerrier des maisons du sud du Liban en enfer social et politique pour la population de Beyrouth à nouveau fragilisée par les exodes massifs. Combien de fois faudra-t-il ponctuer une avancée dans le processus de paix par un bain de sang programmé ? Maisons, infernales maisons ? Au-delà de l'horreur quotidienne, rien n'est cependant moins certain. Le sursaut d'unité et de dignité manifesté par l'ensemble des Libanais, tous les Libanais, laisse augurer d'un formidable espoir pour le « maison Liban » elle-même, levant peut-être du même coup la malédiction qui pèse sur un pays frappé de dislocation de puis vingt ans.

La « maison Liban » vient de démontrer et de légitimer ainsi son commun vouloir être. Il reste désormais à *faire*. Après avoir pleuré les morts, l'hommage le plus digne qui sera rendu à leur mémoire est d'apprendre aux enfants à vivre ensemble.

— RUDOLF EL-KAREH

ELIAS KHOURY. *LE PETIT HOMME ET LA GUERRE*. TRADUIT DE L'ARABE PAR LUC BARBULESCO. ARLÉA, 224 P. MAJMA' AL-ASRAR, DAR AL-ÂDAB, BEYROUTH.

Les noms du récit

Après *La Petite Montagne* et *Un parfum de paradis*, voici *Le Petit Homme et la guerre*, troisième roman traduit de l'arabe de l'écrivain libanais Elias Khoury. Le lecteur français peut donc approcher l'une des œuvres les plus vivantes de la littérature arabe contemporaine.

« *Beyrouth était une île, une île, au milieu de la mer, posée sur le dos d'un animal monstrueux. Tous les soixante-dix ans, la bête bougeait et la ville était renversée. Et chaque renversement rendait plus proche le jour final.* » C'est là l'opinion d'Abou Saïd, l'un des personnages du *Petit Homme et la guerre*, exposant ainsi sa théorie sur les nombreuses guerres civiles qui ont secoué le Liban. Comment, alors, raconter la guerre meurtrière de ce pays ? Comment dire les horreurs, les déchirements, les séparations, les haines qu'elle a engendrés ? Comment rester vivant et résister à la barbarie, tout en clamant son humanité ? Comment vit-on dans un pays en guerre, non la vie héroïque des combattants, mais celle plus commune des milliers d'hommes et de femmes anonymes qui ne comprenaient pas les causes de cette guerre ou tentaient de les oublier ? Le roman d'Elias Khoury répond à ces questions et à bien d'autres encore, lui qui a choisi de rester à Beyrouth pendant toute la durée de la guerre et d'en être un témoin privilégié. L'auteur s'attache dans ce livre à cerner les vies « banales » de ces inconnus, qui devaient créer